

UNDERGROUND

Il était une fois... La Yougoslamort.

Voilà ce que métaphoriquement, Emir KUSTURICA nous donne à voir dans son dernier film *Underground*: la mort de son pays, la Yougoslavie, qu'il regrette avec une profonde nostalgie. Le film commence par ces mots: «À nos pères et à nos enfants. Il était une fois un pays». Et pour Kusturica, ce pays était justement la richesse de ses cultures différentes. La tristesse de Kusturica rejaillit jusque dans les rythmes musicaux effrénés, épousant l'image pour ne plus faire qu'un avec elle. Ainsi, la tristesse est mélangée à la joie et cette superbe musique d'inspiration roumaine en est le liant. Les noces, l'alcool, l'amour, les personnages survoltés, l'énergie qui se dégage de toutes choses nous imprègnent d'une vitalité euphorique, en opposition occasionnelle par les multiples guerres qui structurent le récit, des bombardements allemands en 41, en passant par les bombardements alliés et jusqu'aux derniers événements depuis 91. Et si l'Histoire de la Yougoslavie est portée par une fiction, c'est que par cette distanciation, il ne sera fait état d'aucun parti-pris pour éviter, comme le dit Kusturica, «les pièges d'un humanisme sélectif. Car dans l'histoire de la Yougoslavie, les coupables de massacres changent tout le temps». Plus globalement, il précise que son film est contre les manipulations et il dénonce le fait que d'une façon ou d'une autre nous soyons tous manipulés.

Le film est l'adaptation d'une œuvre littéraire de Dušan Kovačević, que l'auteur dramatique et Kusturica ont retravaillée ensemble. La fiction trouve un de ses moteurs dans le personnage de Marko qui, sous prétexte de la guerre cache un groupe de gens dans sa cave. Il y enferme même Blacky, son meilleur ami et Ivan, son frère. Marko est un être sans scrupules dont l'ambition est de devenir riche. Aussi exploite-t-il ces «réfugiés» en leur faisant fabriquer des armes. Et pour couronner sa crapulerie, il prend la femme de Blacky pour maîtresse. On peut se demander comment Marko a pu maintenir tout ce petit monde dans le souterrain pendant vingt ans! Un jour Blacky, qui incarne la résistance yougoslave, fait par à Marko de son désir de quitter la cave pour se battre. Mais ce dernier lui fait croire que Tito lui demande au contraire de rester en

bas. Et toute la cave de chanter les louanges de Tito en continuant à fabriquer les précieuses armes que Marko va vendre au marché noir. La tromperie et la manipulation: voici les armes de Marko, posée comme métaphores politiques. «Le Communisme n'était qu'une immense cave», dit un personnage dans le film. Cette comparaison induit l'idée d'un communisme yougoslave qui n'aurait fonctionné que sur la base du leurre, de l'hypocrisie, de la manipulation.

Le scénario ne s'arrête pas à ces trames et le film est excessivement riche en de multiples autres niveaux de lecture. Chargé d'une dimension onirique et fantastique rare à notre époque, il nous laisse flirter avec une



kyrielle de symboles qui permet au spectateur de développer de nombreuses autres pistes. On pourra ainsi y voir, entre autres, une allusion philosophique à l'allégorie de la caverne de Platon, une interrogation quant à l'histoire du cinéma: on y mêle les archives, la fiction (et même la fiction dans la fiction car un film est tourné dans le film), une multiplicité de genres qui est au cinéma ce que la multiplicité ethnique fut à la Yougoslavie: la forme et la force de son unité.

Catherine GHESELLE

Emir KUSTURICA naît en 1954 à Sarajevo. Il fait ses études cinématographiques à la FAMU de Prague. Après une période de travail à la télévision de Sarajevo, il réalise des longs métrages.

Filmographie:

Te souviens-tu de Dolly Bell, 1981, Lion d'Or de la première œuvre au festival de Venise;

Papa est en voyage d'affaires, 1985, Palme d'Or au Festival de Cannes;

Le temps des Gitans, 1989;

Arizona Dream, 1993;

Underground, 1995, Palme d'Or à Cannes.

Le regard

d'Ulysse

Film de

Theo Angelopoulos

«À la recherche

du premier regard».

Cinéaste grec exilé aux États-Unis, A. revient à Ptolémaïs, sa ville natale, pour la projection exceptionnelle d'un de ses films, violemment controversé. Mais A. est en quête d'autre chose: les bobines mythiques du tout premier film tourné par les frères Manakias, qui à l'aube du cinéma arpenterent infatigablement les Balkans, sans soucis de clivages nationaux ou ethniques, pour garder témoignage d'une région et de ses mœurs. Ces images primitives, jamais développées, existent-elles vraiment? et où?

Une œuvre en marge du courant cinématographique actuel.

En cette fin de millénaire, le cinéma semble se désengager des grands problèmes de notre monde et se contente de se regarder le nombril.

Le cinéaste grec Theo Angelopoulos né en 1936, à l'opposé de cette tendance générale de démobilité des intellectuels contemporains, se propose, sans propagande, sans projet révolutionnaire, sans démagogie de nous faire prendre conscience de l'État du Monde actuel.

Il développe un cinéma de constat mais aussi d'appel à la vigilance, de participation active à l'Histoire, de réflexion. Il nous invite à comprendre l'échec total de la mémoire. Pourquoi la mémoire historique a disparu, pourquoi ne profite-t-on pas des leçons du passé, pourquoi un échec doit en appeler immanquablement un autre? Il dit avec art et humilité qu'il ignore la solution et que le regard des origines reste invisible. Il sait que la situation est de plus en plus sombre mais il insiste sur la nécessité de ne pas se résigner.

D'ailleurs dans ce monde chaotique et dangereux, son héros solitaire nommé «A.» ne renonce pas à retrouver le regard innocent de l'aube du cinéma qui peut aider à comprendre. Au péril de sa vie, il se rendra à Sarajevo pour retrouver les bobines oubliées. Le choix de la lettre «A» pour nommer son personnage traduit la nécessité de retrouver son origine, un point de départ.

L'échec du socialisme réel.

Traverser les Balkans, c'est également se confronter à l'échec d'une certaine pensée. De nombreux pays balkaniques ont vécu dans l'espoir de construire une société meilleure. De nombreux hommes politiques se sont référés au marxisme et ont entraîné